

Corps, mémoire et violence systémique : perspectives sur *L'Événement* d'Annie Ernaux

Claudia Pena López

Universidad de Valladolid. Chercheuse associée au Centre d'étude de la langue et des littératures françaises (CELLF)
(UMR 8599, Sorbonne Université-CNRS) ✉ 

<https://dx.doi.org/10.5209/thel.103684>

Recibido: 30/06/2025 • Aceptado: 23/03/2026

FR Résumé : L'écriture d'Annie Ernaux contribue à introduire la voix et la réalité des femmes dans un univers littéraire longtemps dominé par une perspective masculine. Par une écriture dépouillée, dont la force réside dans la puissance et la vérité du vécu, Ernaux dresse dans *L'Événement* le portrait d'un système médical français révélateur d'une société profondément violente envers les femmes. C'est grâce à la détermination d'Ernaux et de nombreuses femmes anonymes que l'avortement a finalement été légalisé. Cet article propose d'analyser les multiples formes de violence subies par la protagoniste, en mettant en lumière les liens indissociables entre classe sociale et genre, illustrant ainsi une approche intersectionnelle¹ et une forme d'agentivité collective, où un activisme intellectuel fédère ses lectrices au sein d'une sororité féministe portée par son œuvre littéraire.

Mots clés : Annie Ernaux; avortement; intersectionnalité; mémoire; violence.

ES Cuerpo, memoria y violencia sistémica: una lectura de *L'Événement* de Annie Ernaux

Resumen: La escritura de Annie Ernaux introdujo la voz y la realidad de las mujeres en un universo literario durante mucho tiempo dominado por una perspectiva masculina. En *L'Événement*, Ernaux traza un retrato del sistema médico francés que muestra una sociedad profundamente violenta con las mujeres. Gracias a la determinación de Ernaux y de muchas mujeres anónimas, pudo legalizarse el aborto. Este artículo analiza las múltiples formas de violencia sufridas por la protagonista, destacando los vínculos indisolubles entre clase social y género, para ilustrar así un enfoque interseccional y una forma de agentividad colectiva, donde un activismo intelectual une a sus lectoras en el seno de la sororidad feminista promovida por su obra literaria.

Palabras clave: Annie Ernaux; aborto; interseccionalidad; memoria; violencia.

ENG Body, Memory and Systemic Violence: Perspectives on Annie Ernaux's *L'Événement*

Abstract: Annie Ernaux's writing has introduced the voice and reality of women into a literary universe long dominated by a male perspective. In *L'Événement*, Ernaux paints a portrait of a French medical system that reveals a society deeply violent towards women. Through the determination of Ernaux and countless anonymous women that abortion was finally legalized. This article analyzes the multiple forms of violence suffered by the protagonist, highlighting the inseparable links between social class and gender; it illustrates an intersectional approach and a form of collective agency, in which intellectual activism unites her female readers within a feminist sisterhood shaped by her literary work.

Key words: Annie Ernaux; abortion; intersectionality; memory; violence.

¹ Le concept d'intersectionnalité fut forgé en 1989 par la juriste américaine Kimberlé Crenshaw, afin de décrire les formes combinées de domination renvoyant aux dilemmes stratégiques et identitaires de certaines catégories de la population. D'après Crenshaw (1989 : 49), « l'intersectionnalité est une métaphore pour comprendre la manière dont de multiples formes d'inégalité ou de désavantage s'aggravent parfois et créent des obstacles qui ne sont souvent pas compris parmi les modes de pensée conventionnels ».

Sommaire : 1. Introduction. 2. Le corps féminin face au pouvoir médical et social. 3. Écriture des marges et légitimation de la parole. 4. Classe sociale, culpabilité et subjectivation féminine. 5. Écriture autobiographique et agentivité collective. 6. Conclusion.

Cómo citar: Pena López, Claudia. (2026). « Corps, mémoire et violence systémique : perspectives sur *L'Événement* de Annie Ernaux ». *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*, 41(1), 163-171. <https://dx.doi.org/10.5209/thel.103684>

1. Introduction

L'écriture d'Annie Ernaux vient éclairer un panorama littéraire façonné à l'image des hommes. La plume égalitariste et engagée de l'autrice donne voix à des figures de femmes longtemps réduites au silence, dévoilant l'expérience du féminin à travers une succession de luttes sociales, individuelles et collectives, qu'elle restitue avec une économie de moyens stylistiques saisissante. Cette écriture sans emphase, au style presque clinique, témoigne d'un souci constant d'exactitude, de justesse et de transparence, refusant tout artifice rhétorique ou esthétisation du réel. En cela, elle s'inscrit dans une tradition littéraire de la sobriété et de l'épure, dans la lignée d'Albert Camus dans *L'Étranger* (1942), dont elle partage l'ambition de *dire* le monde sans détour, avec une langue dépouillée de tout lyrisme : Camus explore l'absurde et l'aliénation humaine face à l'existence, tandis qu'Ernaux ancre son écriture dans le corps et la mémoire des femmes, transformant cette simplicité formelle en outil politique. Loin d'être synonyme de neutralité, la simplicité représente pour l'autrice un engagement éthique pour donner à voir le réel dans sa nudité et faire entendre l'expérience féminine dans ce qu'elle a de plus intime et universel, évitant les pièges du pathos ou de la spectacularisation. Cette esthétique de la sobriété devient alors un acte de résistance : elle permet de déployer une parole crédible, intelligible et partagée, qui n'a pas besoin d'ornements pour être puissante.

Dans cette démarche engagée, Ernaux ne se contente pas de relater une expérience individuelle : elle fait de l'écriture un lieu de convergence entre l'intime et le collectif. Cette portée universalisante de son témoignage ouvre un espace de reconnaissance pour une pluralité de vécus féminins. Une sensibilité sociologique qui ne fait que révéler une vérité qui parle à toutes les femmes, comme nous le rappelait Barbara Havercrof (2005 : 121), pour qui Ernaux témoigne d'une dimension collective dans le sens où elle est commune à de nombreuses femmes. C'est ainsi que dans son œuvre, sans le vouloir, l'autrice offre une thérapie cathartique à toutes les femmes ayant dû vivre un avortement, un cancer, l'Alzheimer d'un être cher, la violence d'un époux machiste, la mise entre parenthèses de leur carrière professionnelle pour s'occuper des enfants ou encore l'accomplissement de tâches ordinaires telles que les courses au supermarché. Pour reprendre les mots de l'autrice : « le véritable but de ma vie est peut-être seulement celui-ci : que mon corps, mes sensations et mes pensées deviennent de l'écriture, c'est-à-dire quelque chose d'intelligible et de général, mon existence complètement dissoute dans la tête et la vie des autres » (Ernaux, 2000 : 125).

Cette puissance fédératrice du récit retrouve également ses fondements dans une lecture critique des mécanismes de domination : si l'écriture d'Ernaux rassemble, c'est aussi parce qu'elle dévoile les structures invisibles de la violence patriarcale oppressant les femmes. Pour la philosophe française Geneviève Fraisse (2012), la violence masculine est une stratégie symbolique, idéologique et sociale empêchant le développement d'une subjectivité consciente et lucide de la part des femmes, incapables par conséquent de lire et reconnaître la domination, et d'admettre la disqualification dont elles sont victimes. Cette violence masculine symbolique est générée et entretenue par l'intervention d'une série de représentations partagées, assumées par les dominées. Ainsi, la sphère littéraire, et plus particulièrement dans le cas de notre étude, l'œuvre d'Ernaux, nous est apparue comme un terrain prolifique dans la représentation de ce type de violences, qu'elles soient symboliques (comme la répudiation sociale subie par la protagoniste de *L'Événement*) ou plus littérales (comme la violence exercée sur le corps et la psyché des femmes de la part des médecins). Tout cela maintient les femmes dans un état d'inégalité et de soumission, mais peut également constituer un chemin vers l'émancipation et la génération d'une épistémologie féministe.

C'est dans cette continuité entre structures de domination et récits de vie que s'inscrit l'œuvre d'Ernaux. En exposant le quotidien féminin, elle révèle comment l'ordinaire peut devenir un vecteur de résistance et de transformation sociale. Annie Ernaux nous montre ainsi des conditionnements propres aux femmes, dont le combat quotidien se focalise sur des choses petites en apparence. Elle donne à voir un univers féminin non valorisé, mais tendu vers la construction d'une société égalitaire, qui passe par la conscience et le partage entre toutes et tous, conditions nécessaires du vivre-ensemble. Des histoires à thématique « féminine » sont demeurées sans voix pendant des années, voire des siècles, longtemps absentes de la littérature, jusqu'à ce que l'écriture singulière de la lauréate du prix Nobel de littérature 2022 parvienne à rendre visibles, notamment, les violences faites aux femmes lors des avortements clandestins pratiqués en France :

L'avortement, malgré son ancienneté dans les mœurs, demeure relativement peu évoqué dans la littérature francophone : quand l'expérience féminine de la maternité, de la violence, ou encore de la sexualité a intéressé tant les écrivain-es que les chercheur-es en littérature, celle de l'avortement ne semble devoir être travaillée qu'en relation avec d'autres grandes préoccupations comme celle du trauma par exemple. (Thevenet, 2023 : 1)

Parmi ces expériences longtemps passées sous silence, l'avortement occupe une place singulière : invisibilisé malgré sa fréquence, il peine encore à s'imposer comme sujet littéraire autonome, révélant ainsi les réticences à représenter la réalité corporelle et sociale des femmes. Si l'œuvre d'Annie Ernaux a suscité une abondante bibliographie critique, comme en témoignent les dossiers monographiques *Annie Ernaux : une œuvre polyédrique*, dirigé par Lourdes Carriedo et Loreto Cantón (2024), et *Abortion in Contemporary Francophone Women's Writing*, dirigé par Dominique Carlini Versini et Caroline Verdier (2024), notre réflexion s'inscrit dans le prolongement de ces travaux. À cet égard, nous examinons comment *L'Événement* raconte l'expérience de l'avortement clandestin pour en faire un outil de lecture critique des rapports sociaux de domination, et comment l'écriture d'Ernaux transforme ce vécu intime en savoir partagé et en prise de conscience collective.

Il faut ici rappeler que la France ne marque officiellement le début de la libéralisation de l'avortement qu'avec la loi Veil de 1975 et que la contraception demeure illégale jusqu'en 1967, ce qui contraste avec la tendance systématique actuelle de prescrire des contraceptions hormonales. Dans cette perspective, notre analyse repose sur une lecture attentive de *L'Événement*, menée dans une perspective intersectionnelle sensible à la matérialité du corps et à ses implications sociales. Pour Aurore Koechlin (2022), cela répond essentiellement à une tendance médicale à l'infantilisation des femmes, perçues comme incapables d'empêcher des grossesses non désirées. Cette logique conduit à privilégier la pose de stérilets ou la prise de pilules afin de réduire le nombre d'avortements, notamment parmi les femmes issues de classes sociales peu favorisées.

2. Le corps féminin face au pouvoir médical et social

C'est précisément à l'épreuve de ces structures de domination que se révèle, dans *L'Événement*, la violence exercée sur le corps féminin. Dans ce contexte de contrôle institutionnel du corps des femmes, le témoignage d'Annie Ernaux s'impose avec force. Par son écriture, elle matérialise une violence systémique souvent euphémisée, révélant les mécanismes d'un pouvoir médical patriarcal privant les femmes de leur autonomie reproductive. Les mots des textes d'Ernaux sidèrent, racontant la violence faite aux femmes par un système médical foncièrement masculin (Naudier, 2014 : 100), composé d'hommes qui s'adjugent le pouvoir de vie ou de mort sur les femmes, comme le montre *L'Événement* (2000). L'auto-socio-biographie² d'Ernaux nous raconte dans *L'Événement* la France de 1963, où l'avortement était illégal et dramatisé (Mathieu, 2022 : 3), ainsi que les conséquences physiques et psychologiques que les femmes devaient traverser face à une législation les laissant impuissantes, infantilisées, voire animalisées, le tout dans un système paternaliste régi par des hommes détenant le pouvoir de décider de la vie des autres.

Les mots d'Annie Ernaux, enracinés dans une expérience intime et politique, éclairent la complexité d'un féminisme qui ne se veut ni dogmatique ni idéalisé. En cela, la lecture qu'en fait sa traductrice en espagnol, Lydia Vázquez, révèle une dimension essentielle de cette écriture, qui refuse les figures héroïques au profit d'une représentation authentique de la condition féminine. Pour Lydia Vázquez (Vázquez dans Abelenda, 2022 : 2), Annie Ernaux fonde un « féminisme imparfait », montrant les femmes dans leur vulnérabilité, dont le patriarcat s'est toujours servi pour théoriser des différences de genre rendant les femmes faibles, dépendantes, émotionnelles, contrairement à la prétendue toute-puissance et à la maîtrise de soi attribuée aux hommes. Ce sont ainsi des êtres humains, et non des héroïnes parfaites, qui font de leur mieux pour surmonter les épreuves de la vie, hésitantes, désirantes, accomplies dans leur imperfection. D'après Francesca Lorandini (2023 : 5), Annie Ernaux ne cherche ni à conceptualiser ni à théoriser le féminisme car : « le modèle maternel, d'une part, et le modèle intellectuel et humain de Beauvoir d'autre part se sont ancrés en elle lorsqu'elle était très jeune, en donnant lieu à un féminisme vivant, qui a façonné sa manière d'être dans le monde avant qu'elle ne commence à écrire ».

Cette conception d'un féminisme incarné dans la vulnérabilité des femmes trouve un prolongement dans la manière dont la violence systémique est représentée à travers *L'Événement* et ses adaptations. En effet, cette violence ne se limite pas au récit intime : elle s'inscrit dans un contexte social et médical plus large, où les mécanismes de domination patriarcale se manifestent à travers des actes concrets et des relations interpersonnelles oppressantes. La violence véhiculée dans *L'Événement*, ainsi que dans ses adaptations, théâtrale de Marianne Basler (2024) et cinématographique d'Audrey Diwan (2021), parcourt la totalité des œuvres d'Annie Ernaux. D'un côté, elle présente un système sanitaire hostile incarné par un médecin qui refuse de l'aider car « en face d'une carrière brisée, une aiguille à tricoter dans le vagin ne pesait pas lourd » (Ernaux, 2000 : 46), évoquant ainsi le recours à l'auto-avortement, très pratiqué aussi à la même période aux États-Unis (Koechlin, 2019 : 112). D'un autre côté, Ernaux décrit la manipulation et maltraitance d'un gynécologue qui lui lance : « les enfants de l'amour sont toujours les plus beaux » (Ernaux, 2000 : 21), alors qu'elle demande son aide pour avorter. Il entretient l'illusion d'un soutien en lui prescrivant de l'œstradiol, une hormone sexuelle très présente dans la période fertile des femmes, servant à renforcer l'embryon et souvent utilisée pour éviter les fausses couches. Il faudrait ajouter à cela un entourage qui lui tourne le dos, des tentatives de viol de la part d'hommes prétextant qu'elle ne peut de toute façon plus tomber enceinte, ainsi que la violence

² Nous reprenons ici la définition canonique de l'autobiographie formulée par Philippe Lejeune (1971 : 51), selon laquelle elle consiste en « le récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité ». Cette définition constitue le point de départ théorique d'une reconfiguration du récit de soi opérée par Annie Ernaux, qui revendique une écriture située à l'intersection du personnel et du collectif, qu'elle désigne comme « auto-socio-biographie ». Ernaux emploie explicitement ce terme pour définir son projet d'écriture dans *L'Écriture comme un couteau* (2003), où le « je » autobiographique devient un lieu d'inscription des déterminations sociales, historiques et genrées.

psychologique de ne plus se sentir dans le même monde que ses amies : « il y avait les autres filles, avec leurs ventres vides, et moi » (Ernaux, 2000 : 30). S'y ajoutent l'hostilité d'un système entouré de secrétisme et le manque d'informations concernant les avortements clandestins. On passe de l'ignorance à l'exhibition d'une liste interminable de cabinets dans la région (et non à Paris, où Annie doit se rendre), on en rit et on vient même jusqu'à inciter la protagoniste à transformer la violence subie en victoire individuelle.

3. Écriture des marges et légitimation de la parole

Au-delà de la description des violences subies, le récit d'Annie Ernaux interroge les conditions mêmes de possibilité d'une parole féminine légitime. Cette double dimension, intime et structurelle, éclaire la singularité du parcours de l'autrice, dont l'expérience personnelle reflète des tensions sociales plus larges. Transfuge de classe, elle incarne un pont entre deux univers, brouillant les frontières sociales rigides que l'Histoire a imposées. Annie Ernaux parvient ainsi à articuler deux mondes en apparence opposés, mettant à mal des frontières artificielles que les sociétés n'ont cessé de produire et de reconduire au fil de l'Histoire. Fabrice Thumerel en témoigne dans sa préface de 2004 (Thumerel, 2004 : 5) lorsqu'il évoque l'entre-deux social d'une Ernaux qui fait l'expérience des limites, et ce notamment pendant sa jeunesse, en tant que femme issue d'un milieu populaire. Il s'agit alors d'une expérience singulière, à la croisée des classes sociales et des vécus personnels, qui trouve son expression dans un récit profondément ancré dans la mémoire corporelle et émotionnelle. En choisissant de raconter cet événement tabou à la première personne, Ernaux revendique non seulement une parole oubliée, mais aussi une forme d'émancipation à travers l'écriture.

Le récit de l'autrice est celui des femmes ayant dû affronter l'incompréhensible, un événement imprévu dont on ignore les conséquences futures, qui soulève des interrogations sur le sens de la vie. Longtemps envahie par le sentiment de culpabilité pour ne pas avoir écrit sur son avortement – quoique le sujet avait déjà été abordé dans son premier roman, *Les Armoires vides* (1974) – Annie Ernaux choisit de raconter cet événement de sa vie autour duquel elle tournait depuis des années (Ernaux, 2000). Elle décide alors de ne plus se refuser le droit d'écrire une partie de sa vie, de ne plus avorter la parole en racontant tout ce qu'il était interdit de dire dans les années 1960. *L'Événement* représente l'obligation « d'aller jusqu'au bout », une image qui revient souvent dans son texte, pour l'écriture comme pour l'avortement, pratique que de nombreux Français perçoivent encore de nos jours comme une menace pour la natalité (Témoignage, 2011 : 20). L'écriture s'entend ici comme une sorte de renaissance symbolique de la femme et d'une écrivaine convaincue qu'un tel événement devait être raconté, et ceci à la première personne (contrairement au mode énonciatif de *Les Armoires vides*, narré depuis la distance de la troisième personne), par-dessus toute raison sociale et psychologique, afin que l'existence de son autrice puisse se dissoudre dans la vie des gens :

Très vite aussi, il m'a paru évident – au point de ne pouvoir envisager d'autre point de départ – d'ancrer le récit de ma déchirure sociale dans la situation qui avait été la mienne lorsque j'étais étudiante, celle, révoltante, à laquelle l'État français condamnait toujours les femmes, le recours à l'avortement clandestin entre les mains d'une faiseuse d'anges. Et je voulais décrire tout ce qui est arrivé à mon corps de fille, la découverte du plaisir, les règles. Ainsi, dans ce premier livre, publié en 1974, sans que j'en sois alors consciente, se trouvait définie l'aire dans laquelle je placerais mon travail d'écriture, une aire à la fois sociale et féministe. Venger ma race et venger mon sexe ne feraient qu'un désormais. (Ernaux, 2022 : 2)

Dans cette croisée entre mémoire corporelle et inscription littéraire se dessine progressivement un projet d'écriture où l'intime devient un levier politique. Ernaux inscrit dès son premier roman les fondements d'une œuvre à la fois sociale et féministe, où « venger [sa] classe et venger [son] sexe » s'entrelacent dans une même nécessité de dire l'indicible. Le roman dresse de même un portrait social très marivaudien, dans le sens où il montre à quel point il paraît impossible d'échapper au déterminisme, dans un monde inégal régi par le capitalisme où il ne fallait à Annie « qu'une adresse et de l'argent » (Ernaux, 2000 : 68), car tout peut s'acheter, même une liberté prescrite par le hasard de la naissance. Cette exploration du réel rejoint les conclusions des idées dix-huitiémistes de Pierre de Marivaux : en apparence condamnée par sa classe sociale à devoir recourir à la « faiseuse d'anges », Annie échappe à la fatalité sociale et parvient à se construire un avenir, fruit d'un travail tenace et infatigable. La perméabilité des classes sociales ne serait donc pas une utopie irréalisable, mais une potentielle issue à la rigidité sociale. C'est à cela que contribuerait le militantisme littéraire d'Ernaux, en « vengeant sa race » et en rendant visibles, entre autres, « des situations de la vie où être une femme pesait de tout son poids de différence avec être un homme dans une société où les rôles étaient définis selon les sexes, la contraception interdite et l'interruption de grossesse un crime » (Ernaux, 2022 : 4).

Ce dévoilement lucide des déterminismes sociaux et de genre retrouve un prolongement dans la forme même de l'écriture de l'autrice, où chaque mot vise à restituer une vérité affranchie de toute complaisance esthétique. La prose d'Ernaux nous submerge dans une histoire rigoureusement factuelle, dont la dureté surprend et émeut à parts égales, et dont la vocation de justice doit s'entendre dans un sens large, dans son double sens en tant que principe moral et soin de précision. Chaque mot est chéri et choisi dans sa justesse la plus absolue, afin de donner vie à une mémoire fidèle au vécu original, sans souci de beauté et en pleine vocation de vérité, avec exactitude et sans fioritures. Il s'agit de fournir un miroir, de se regarder à distance pour parler de soi tout en tenant compte du monde autour de la voix narrative. Ernaux mène ainsi une analyse débordante de courage et d'acuité clinique, dévoilant les racines et les entraves collectives de la mémoire individuelle, car « la seule vraie mémoire est matérielle » (Ernaux, 2000 : 75). *L'Événement* éveille le type

d'émotions donnant sens à la création littéraire : la potentialité pour changer une vie, pour toucher une âme. À travers la visibilité des violences, l'œuvre se constitue en acte de dénonciation militante contre toute forme d'injustice, sans artifices, assumant une parole frontale et engagée, reflet fidèle de l'idéologie politique de l'écrivaine.

Cette quête de vérité littéraire, guidée par sa rigueur presque clinique, s'ouvre alors sur un second mouvement : celui d'un engagement féministe où le récit intime devient manifeste collectif. Sous forme de journal intime, Annie Ernaux montre la vérité des problèmes des femmes, de la violence qui leur est imposée en raison de leur sexe, une violence universelle qui peut rassembler une force collective pour y mettre fin. Une union naît de cette lutte contre les conventions et contre une société injuste et hypocrite. Cela se traduit par une écriture objective, directe et bouleversante, dont la violence est révélée par les faits eux-mêmes et non par les mots : une prose intimiste dont la simplicité donne vie à une douleur émotionnelle qui sert à montrer la véritable essence, à remuer les consciences à travers les mots, construisant des personnages d'une grande humanité, en particulier des femmes dépassées par les multiples et irréelles attentes posées sur elles, humaines, rappelant que ce qui est personnel est aussi politique – et universel. Pour reprendre les dires d'Hannah Volland : « littérature et féminisme se conjuguent chez Annie Ernaux avec une écriture qui tâtonne et qui scrute pour trouver les mots et les phrases justes, susceptibles de rendre palpable et partageable ce qui a été vécu ou une époque précise et sur un mode singulier » (2023 : 11). Les violences racontées par Ernaux vont au-delà de la pénalisation de l'avortement : elles révèlent un problème structurel plus large. Pourtant, c'est précisément la levée de l'interdiction de l'interruption volontaire de la grossesse (IVG) qui l'a poussée à affronter par l'écriture la réalité d'un événement qu'elle décrit comme *inoublable* (Ernaux, 2000 : 27). Dans un monde où l'on constate avec résignation que tout est condamné à l'oubli, l'écriture préserve le périssable. Avec son journal, Annie nous rapproche de ces femmes qui osent transgresser, étape nécessaire pour frayer leur propre chemin, et nous rappelle l'importance des mots et leur impact dans le réel. C'est pourquoi, ayant décidé de ne pas mener à terme sa grossesse, elle refuse de nommer l'embryon dans l'agenda, ce qui lui permettait de suivre l'évolution de l'événement car « ce n'était pas la peine de nommer ce que j'avais décidé de faire disparaître » (Ernaux, 2000 : 30).

Dans ce tissage entre expérience intime et réflexion sociopolitique, l'écriture devient non seulement un vecteur de transmission, mais aussi l'espace où se déploie une mémoire féminine collective et solidaire, capable de transcender les générations et les frontières idéologiques. L'acte politique que représente l'écriture ouvre les esprits face à la diversité sociale. D'après Lydia Vázquez, Annie Ernaux rend possible une « sororité littéraire universelle » (Vázquez dans Abelenda, 2022 : 1) grâce à une œuvre traversée par les questions de genre et de classe, qui servent de filtre à son existence. Lorsqu'elle évoque la peur ressentie en 1963, en attendant les résultats d'un dépistage, elle met en regard sa situation actuelle – face à une docteure – avec celle d'alors, quand elle devait consulter des médecins pour avorter. Ces derniers avaient alors décidé sur sa vie, santé et corps, exerçant leur pouvoir pour piéger une patiente désespérée et prête à tout pour avorter en lui prescrivant de l'œstradiol. Une sororité se dessine, effaçant les barrières idéologiques pouvant exister entre la protagoniste du roman et ses camarades : le besoin de partage et de communion féminine l'emporte sur tout. C'est pourquoi l'Annie du roman ose parler à O., dans un contexte dangereux tant pour la femme enceinte que pour ses potentielles complices ou confidentes : « le désir qui me poussait à dire ma situation ne tenait compte ni des idées ni des jugements possibles de ceux à qui je me confiais. Dans l'impuissance dans laquelle je me trouvais, c'était un acte, dont les conséquences m'étaient indifférentes [...] » (Ernaux, 2000 : 62).

Cette mise en commun de la mémoire individuelle et des douleurs partagées permet à Ernaux de transformer l'expérience de l'exclusion, sociale et sexuelle, en matière littéraire, révélant avec acuité que la marginalisation repose moins sur des faits que sur des perceptions intériorisées, puissamment ancrées dans les structures de domination. La force de la parole écrite acquiert une symbolique particulière lorsque Annie reçoit un certificat de grossesse, qu'elle déchire sur-le-champ. Ce geste cristallise la peur d'une pauvreté héritée par « l'injustice de la naissance » (Ernaux, 2022 : 2), et la sensation d'une quasi-consécration de l'échec social que représenterait la grossesse : une jeune fille face à l'incertitude de son avenir, se demandant comment l'avortement changera sa vie et quelle sera, après coup, sa perception du monde. Ernaux écrit : « Ni le bac ni la licence de lettres n'avaient réussi à détourner la fatalité de la transmission d'une pauvreté dont la fille enceinte était, au même titre que l'alcoolique, l'emblème. J'étais rattrapée par le cul et ce qui poussait en moi c'était, d'une certaine manière, l'échec social » (Ernaux, 2000 : 32). Il s'agit là de réflexions personnelles montrant que les luttes identitaires doivent aller de pair avec les luttes de classe, car l'origine sociale et le féminisme, racontés depuis une perspective de femme, enrichissent les approches de ces problématiques. Annie est consciente qu'elle transite « la traversée des apparences », mais pense que l'indicible de sa situation enferme une certaine beauté (Ernaux, 2000 : 24). Elle valorise tout particulièrement les petites choses ordinaires de la vie, ce qui est incarné dans le récit d'une enseignante avec qui elle avait suivi un cours de philologie et qui lui raconte, à la bibliothèque, son quotidien anodin. Cela fascine la protagoniste « en raison même de leur insignifiance, qui avait alors pour moi un sens terrifiant, celui de mon exclusion du monde normal » (Ernaux, 2000 : 54).

La complexité du vécu féminin souligne que les rapports de domination ne se contentent pas de produire des formes d'oppression, ils façonnent aussi les regards et les corps, assignant les femmes à une visibilité instrumentalisée où leur désir propre disparaît derrière le regard des autres. À la violence des médecins vient ainsi s'ajouter celle exercée par les hommes de l'entourage d'Annie : il se produit un changement dans le regard de Jean lorsqu'il découvre que sa camarade est enceinte. Ernaux explique que, pour les hommes, les femmes pouvaient se classer dans le groupe de celles dont on ignore si elles accepteraient d'avoir des

rapports sexuels et dans le groupe de celles ayant déjà accepté. La violente curiosité des hommes est représentée dans le cas d'André, à qui « est venu un air de curiosité et de jouissance, comme s'il me voyait les jambes écartées, le sexe offert » (Ernaux, 2000 : 34), ainsi que par un Jean « avant tout pragmatique, assuré en outre de ne pas me mettre enceinte puisque je l'étais déjà » (Ernaux, 2000 : 36).

Dans cette logique de dépossession du corps des femmes, l'horreur ne réside pas uniquement dans les gestes médicaux ou les regards masculins, mais dans l'indifférence structurelle entourant leur douleur, la reléguant à l'ombre du silence social ou l'atténuant par des comparaisons qui en minimisent la portée. Une scène d'une extrême violence apparaît aussi lorsqu'Annie quitte l'immeuble de la faiseuse d'anges, qui ne fait preuve « ni de sentiments ni de morale » (Ernaux, 2000 : 79). Celle-ci se montre inquiète à l'idée qu'elle doit rentrer seule chez elle, plus terrifiée qu'elle puisse s'évanouir et qu'on la retrouve inconsciente dans sa rue que soucieuse de la santé de la jeune femme. Ernaux décrit une séquence lente, irréaliste, une sensation d'abandon, alors que la deuxième tentative d'avortement ne lui fait plus peur, comme si elle était sous l'emprise d'une anesthésie émotionnelle sévère. Intentionnellement ou non, *L'Événement* nous montre de même la dangerosité des violences minimisées, banalisées, et ce à travers une Annie qui se rend au cinéma avec quelques amies la veille de son rendez-vous à Paris pour voir *Mein Kampf* : « Le film me ramenait cependant à une évidence : la souffrance que j'allais m'infliger n'était rien auprès de celles subies dans les camps d'extermination » (Ernaux, 2000 : 57). Dans cet état de dissociation, elle paraît tout au plus rassurée de voir que d'autres souffrances, contrairement à la sienne, ont comme seule issue la mort. À ce titre, entre anesthésie émotionnelle et lucidité sociale, l'adaptation filmique d'Audrey Diwan offre un prolongement saisissant de cette perception, reconfigurant le témoignage d'Ernaux en une expérience sensorielle et esthétique capable de rendre visible l'indicible.

L'adaptation cinématographique recueille très bien l'essence du livre, avec certaines licences esthétiques qui pourraient paraître anachroniques mais qui s'avèrent essentielles pour connecter avec un public contemporain, répondant de même à la volonté artistique de créer un film au-delà de son époque (Diwan pour France Culture, 2021 : 16'42"). La réalisatrice reconnaît s'être sentie « submergée par la justesse de chaque moment décrit » (Diwan pour France Culture, 2021 : 9'48") et avoir cherché à transmettre la solitude, le temps qui avance et le mur dressé entre Annie et les autres en raison du caractère indicible de l'avortement dans une France d'avant mai 68, où se faire avorter ou pratiquer un avortement exposait à la prison (Cecconi, 2022 : 212). Le temps des séquences est long afin de laisser un espace à la réflexion ; les silences et la solitude racontent la honte dans un récit audiovisuel qui représente des corps réels de femmes. Le film parvient ainsi à exprimer avec justesse les émotions du livre, avec un regard sincère et brutal de jeune femme, sûre de sa décision, mais qui ne peut pas pour autant s'empêcher de constater qu'on « n'a pas besoin de penser les choses pour qu'elles soient autour de soi et c'est sans doute de savoir que le cours de la vie continuait comme avant pour la plupart des gens qui me poussait à me répéter *qu'est-ce que je fais là* » (Ernaux, 2000 : 84). Annie Ernaux, tout comme Audrey Diwan, relèvent le défi de raconter l'histoire jusqu'au bout, refusant de se plier à la domination masculine du monde. *L'Événement* est un récit d'autorité³, celle d'une femme qui exerce sa légitimité de narrer ce qu'elle a vécu.

4. Classe sociale, culpabilité et subjectivation féminine

Cette conquête d'une parole légitime n'efface toutefois pas les mécanismes d'intériorisation de la domination, qui continuent de façonner les subjectivités féminines. L'affirmation d'une subjectivité féminine insoumise ouvre alors sur une réflexion plus large, où l'avortement n'est plus seulement une expérience intime, mais le révélateur des rapports de pouvoir entre classes et sexes dans un monde régi par des dualismes oppressifs. Cette domination masculine du monde s'inscrit dans un contexte sociologique bâti autour de dualités présentées comme incompatibles⁴. Cette supposée imperméabilité des classes, qu'Ernaux s'efforcera de briser dans son œuvre, recoupe les violences faites aux femmes à l'hôpital, notamment lors des accouchements ou fausses couches. Lorsque le médecin lance à Annie qu'il n'est pas « un plombier » (Ernaux, 2000 : 111), la garde de nuit la réprimande ensuite en lui reprochant de ne pas avoir précisé au docteur qu'elle venait du même monde que lui, qu'elle faisait des études supérieures, ce à quoi elle rajoute qu'elle est « bien plus tranquille comme ça » (Ernaux, 2000 : 111), brisant ainsi la malédiction de la pauvreté héritée. Cette infantilisation, voire animalisation, n'était pas réservée aux femmes qui, comme Annie, avaient décidé d'en finir avec un secret sacré ; elle s'appliquait à toutes les patientes du service maternité, quel que soit leur âge et leur classe sociale. Fière d'avoir franchi un chemin impraticable, Annie décrit, dans ses mots, un fœtus « fabriqué », au cours d'une scène où vie et mort se tiennent la main. Cette scène de sacrifice interroge les limites entre horreur et beauté, tandis qu'Annie refuse les lois fatidiques écrites par ceux qui prétendent les incarner tout en les transgressant. Dans cet abîme d'un indicible qui devient politique, nous retrouvons l'analyse de « l'autothéorie à l'aune des ambitions politiques de la deuxième vague féministe [...], construisant des

³ Nous reprenons la définition de l'historien Benjamin Tremblay, pour qui un récit d'autorité se construit lorsque « le contexte de description prend une valeur propédeutique : il est l'infrastructure sur laquelle va pouvoir se déployer l'opération pédagogique, l'histoire proprement dite et dite proprement. Le guide, installé dans son cadre, crédité de l'attention des auditeurs, doit leur fournir ce pour quoi ils sont venus : une histoire faite de faits historiques. Il doit à cette fin employer des techniques spécifiques visant à convertir l'entité en document, le document en preuve, la preuve en opérateur de factualité, c'est-à-dire en objet » (Tremblay, 2014 : 8).

⁴ Pour approfondir davantage sur la notion de la domination masculine du monde autour des dualités conceptuelles, nous conseillons la lecture de l'œuvre de la philosophe Alicia Puleo, et plus particulièrement *Ecofeminismo para otro mundo posible* (Cátedra, 2011) et *Ser feministas* (Cátedra, 2020).

cadres interprétatifs et théoriques susceptibles d'expliquer la subjectivité et l'expérience quotidienne en des termes politiquement conséquents » (Volland, 2023 : 8). Annie déclare ainsi ne pas se sentir différente des femmes des salles voisines, bien qu'elles aient un berceau dans leur chambre : elle aussi avait accouché, mais d'une vie et d'une mort à la fois (Ernaux, 2000 : 114).

L'Événement met alors en lumière une double oppression, de classe et de genre, qui s'inscrit non seulement dans les institutions médicales ou juridiques, mais aussi dans l'intériorisation d'un discours de culpabilité féminine, où le désir, loin d'émanciper, devient une faute anticipée. La culpabilité de la jouissance féminine et la conscience de classe sont deux des axes construisant l'argumentaire de *L'Événement*. Annie Ernaux partage avec nous un discours que les femmes ont été contraintes d'intérioriser au fil des siècles, et dont les effets se sont banalisés au point de devenir invisibles. Cela peut contribuer, par exemple, au faible nombre de plaintes portées pour agression sexuelle car la société nous a appris à accorder le bénéfice du doute aux accusés, à nous remettre en question et à prendre en charge les émotions d'autrui. Il s'agit là d'un imaginaire social qui s'est efforcé d'octroyer une place invisible et soumise aux femmes, en leur imposant de ne pas occuper l'espace, de se taire, d'acquiescer, de renoncer à leur bonheur, aux plaisirs. C'est ainsi que la protagoniste du roman se tient pour seule responsable de son malheur : elle aurait dû, d'après elle, se douter que cela arriverait car « cela m'attendait depuis la première fois que j'ai joui dans mes draps à quatorze ans, n'ayant jamais pu [...] m'empêcher de renouveler l'expérience, rêvant avec persistance que j'étais une pute » (Ernaux, 2000 : 31). Cette autodéfinition par la femme comme une prostituée n'est que le reflet des attentes stéréotypées, à double tranchant, que la société a posées sur la moitié de la population : femmes, soyez soumises, laissez-vous faire, ne ressentez aucun plaisir et, si vous l'éprouvez, veillez à le dissimuler. C'est dans cette conjoncture que nous nous retrouvons toutes, comme le signale Ernaux, filles d'un même système qui nous oppresse : « ces femmes, jamais rencontrées, mortes ou vivantes, réelles ou non, avec qui, malgré toutes les différences, je me sens quelque chose de commun » (Ernaux, 2000 : 42). De la même manière que l'on jugeait au nom de la loi interdisant l'avortement, sans que la loi elle-même fasse l'objet d'un jugement (Ernaux, 2000 : 47), nous demeurons de nos jours acteurs et actrices d'un système réticent à instaurer des changements profonds permettant la disparition des barrières de classe, de sexe, de race ou d'âge.

5. Écriture autobiographique et agentivité collective

C'est précisément à partir de cette subjectivation féminine, façonnée par la classe et la culpabilité, que l'écriture d'Annie Ernaux acquiert une portée politique et collective. Par conséquent, la construction d'une subjectivité féminine insoumise s'inscrit non seulement dans la remise en cause des normes, mais aussi dans une historicité politique où l'autobiographie devient un acte militant, un espace d'agentivité collective et individuelle qui fait écho aux luttes féministes pour la reconnaissance et la protection des droits des femmes, notamment celui pour l'avortement. Simone Veil rappelait dans son discours du 26 novembre 1974, prononcé à l'Assemblée nationale lors de la présentation du projet de loi qui sera adopté en 1975 et rendu définitif en 1979, que « l'histoire nous montre que les grands débats qui ont divisé un moment les Français apparaissent avec le recul du temps comme une étape nécessaire à la formation d'un nouveau consensus social » (1974 : 3). Pourtant, il a fallu attendre presque cinquante ans pour que le droit à l'IVG soit inscrit dans la Constitution, ce qui rend toute tentative de suppression plus difficile, alors même que ce droit fondamental des femmes est encore trop souvent mis en cause. Entre les violences subies par tant de femmes avant 1979 – une période qui « se traduit par un processus de féminisation du débat sur l'avortement où les femmes sont consultées tant en raison de leur expertise scientifique que de leur expertise de genre » (Naudier, 2014 : 101) – et l'inscription historique du droit à l'avortement dans la Constitution française en 2024, s'inscrivent des récits majeurs comme ceux d'Annie Ernaux, qui critique l'application d'une loi jamais soumise à un jugement critique (Ernaux, 2000 : 47), le « Manifeste des 343 » femmes avouant avoir avorté paru dans *Le Nouvel Observateur* en 1971, ou encore le procès de Bobigny (1972), défendu par l'avocate Gisèle Halimi après le viol d'une mineure. Pour Julie Gaillard, le geste autobiographique est « le lieu privilégié de l'émergence d'une agentivité relevant indissociablement d'une tentative de réparation subjective individuelle et d'une implication collective » (Gaillard, 2023 : 1), ce qui se cristallise dans la multiplication des témoignages comme ceux d'Annie Ernaux et Vanessa Springora. Nourris de souvenirs d'enfance ou de jeunesse ancrés dans la mémoire adulte, ces deux récits à la première personne s'inscrivent dans un contexte féministe qui se réapproprie la notion de consentement et mettent en lumière le potentiel de transformation sociale porté par la littérature.

Ce passage du témoignage intime à l'engagement politique illustre comment, à partir des années 1970, la politisation du corps et du privé redéfinit les contours de la lutte féministe, inscrivant l'avortement non seulement dans le champ des droits individuels mais aussi dans celui des transformations sociales collectives : cela permet ainsi de souligner les tensions persistantes entre conquêtes juridiques et réalités vécues. C'est précisément grâce à la politisation, à partir des années 1970, de la question du corps et du privé et à la revendication publique d'un avortement libre et gratuit, que les frontières du privé et du politique, de l'intime et du public se brouillent et que l'IVG est mise à l'agenda en 1973 (Naudier, 2014 : 100), dix ans après l'expérience racontée dans *L'Événement*. C'est un mouvement en faveur de l'avortement auquel il reste encore un long chemin à parcourir afin que les femmes puissent avorter dans les conditions de leur choix et en finir avec le sentiment de solitude et d'aliénation qui continue de marquer aujourd'hui l'expérience de l'IVG (Ruault, 2022 : 12).

6. Conclusion

La trajectoire historique et autobiographique dévoile le passage d'une expérience personnelle douloureuse à une revendication collective et politique, montrant comment la mémoire intime s'inscrit dans un combat

féministe plus large, dont les avancées législatives ne suffisent pas à abolir les inégalités et les violences persistantes autour de l'IVG. À travers l'analyse de *L'Événement*, il apparaît ainsi que l'écriture autobiographique ne se limite pas à un geste mémoriel, mais constitue un outil critique capable de mettre en lumière les continuités structurelles de la domination, au-delà des ruptures juridiques et historiques.

L'objectif de ce travail était donc d'utiliser l'analyse de *L'Événement* comme point de départ pour dresser un état des lieux de la création artistique contemporaine, ouvrant ainsi un espace de réflexion sur les stratégies envisageables d'égalité, d'émancipation et de réparation dans l'art actuel, envisagé comme un lieu privilégié de politisation du vécu féminin. Ces expressions artistiques témoignent avant tout de l'intimité des femmes, dont les droits restent continuellement menacés, et rappellent que la conquête de l'égalité demeure un processus fragile, toujours susceptible de régressions. Ces stratégies pourraient donc s'appliquer au-delà du champ artistique, dans l'espace social, et seraient loin d'être obsolètes.

Dans ce contexte encore hostile envers la moitié de la population, les textes d'Annie Ernaux rassemblent des femmes diverses par leur âge, leurs idées politiques ou leur origine sociale, dans une alliance intersectionnelle détachée de toute différence. Cette dynamique de reconnaissance partagée confère à l'œuvre une portée transnationale, où la singularité de l'expérience individuelle devient le socle d'une mémoire collective et solidaire. L'œuvre de cette écrivaine atteste d'une sororité transfrontalière, nourrie par une conscience aiguë des inégalités et injustices héritées au fil des siècles et par l'inscription personnelle dans son corps de femme (Vázquez, Ernaux, 2020 : 115). Cette union fait force, mais appelle aussi à une vigilance critique face aux formes renouvelées de domination pesant sur les corps et les droits des femmes.

Références bibliographiques

- Abelenda, Antía, (2022) « Lydia Vázquez, traductora de Annie Ernaux: 'Este es un Nobel a las mujeres' », *La Voz de Galicia*. 16 novembre, disponible sur : <https://bit.ly/3ImBFJl> [Dernier accès le 1 février 2026].
- Camus, Albert, (1942) *L'Étranger*. Paris, Gallimard, Coll. Blanche.
- Carlini Versini, Dominique & Catherine Verdier (dir.), (2024) « Abortion in Contemporary Francophone Women's Writing », *L'esprit créateur*. Vol. 64, n° 3. Baltimore, Johns Hopkins University Press. Disponible sur : <https://www.espritcreateur.org/issue/abortion-contemporary-francophone-womens-writing> [Dernier accès le 1 février 2026].
- Carriedo, Lourdes & Loreto Cantón, (dir.), (2024) « Annie Ernaux : une œuvre polyédrique », *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*. Vol. 39, n° 2. Disponible sur : <https://revistas.ucm.es/index.php/THEL/issue/view/4586> [Dernier accès le 1 février 2026].
- Ernaux, Annie, (2000) *L'Événement*. Paris, Gallimard, Coll. Folio.
- Ernaux, Annie, (2003) *L'Écriture comme un couteau*. Paris, Gallimard.
- Ernaux, Annie, (2022) « Conférence Nobel ». Disponible sur : <https://bit.ly/48C2P0y> [Dernier accès le 1 février 2026].
- Cecconi, Niccolò, (2022) « Una riflessione sul diritto all'aborto a partire dal film 'L'Événement' », *La Nuova Giuridica- Florence Law Review*. Vol. 1, n°1. <https://doi.org/10.36253/Ing-1835>
- Crenshaw, Kimberlé, (1989) « Demarginalizing the Intersection of Race and Sex. A Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Politics », *University of Chicago Legal Forum*, pp. 139-167. Disponible sur : <https://chicagounbound.uchicago.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=1052&context=uclf> [Dernier accès le 1 février 2026].
- Gaillard, Jean, (2023) « Mémoires de filles », *Revue critique de fiction française contemporaine*. N° 27. <https://doi.org/10.4000/fiction.13011>
- Fraisse, Geneviève, (2012) *La Fabrique du féminisme*. Paris, Le Passager Clandestin.
- Havercroft, Barbara, (2005) « Dire l'indicible : trauma et honte chez Annie Ernaux », *Roman 20-50*. N° 40, pp. 119-132. <https://doi.org/10.3917/r2050.040.0119>
- Koechlin, Aurore, (2022) *La Norme gynécologique. Ce que la médecine fait au corps des femmes*. Paris, Éditions Amsterdam.
- Koechlin, Aurore, (2019) « L'auto-gynécologie : écoféminisme et intersectionnalité », *Travail, genre et sociétés*. N° 42. <https://doi.org/10.3917/tgs.042.0109>
- Lagarde, Marcela, (1992) « Enemistad y sororidad: hacia una nueva cultura feminista » in *Memoria*, Centro de Estudios del Movimiento Obrero y Socialista, Género y cambio civilizatorio. N° 28, pp. 24-46, disponible sur : <https://e-mujeres.net/wp-content/uploads/2016/08/Enemistad-y-sororidad.pdf> [Dernier accès le 1 février 2026].
- Lejeune, Philippe, (1971) *L'Autobiographie en France*. Paris, Armand Colin, Coll. U2.
- Lorandini, Francesca, (2023) « Une sorte de destin de femme. La formation du roman total d'Annie Ernaux », *Revue italienne d'études française*. N° 13. <https://doi.org/10.4000/rief.10838>
- Mathieu, Marie, (2022) « L'avortement en France : du droit formel aux limites concrètes à l'autonomie des femmes », *Droit et société*. N° 111. <https://doi.org/10.3917/drs1.111.0335>
- Naudier, Delphine, (2014) « Bibia Pavard, Si je veux, quand je veux. Contraception et avortement dans la société française (1956-1979) », *Quaderni*. N° 84. <https://doi.org/10.4000/quaderni.809>
- Puleo, Alicia H., (2011) *Ecofeminismo para otro mundo posible*. Madrid, Cátedra.
- Puleo, Alicia H., (2020) *Ser feministas*. Madrid, Cátedra.
- Ruault, Laurence, (2022) « Faire de l'avortement un acte médical comme un autre : les enjeux croisés de spécialisation et de genre dans la lutte pour l'avortement libre » in Courau, Thérèse et al. (ed.), *Le genre*

des sciences. *Approches épistémologiques et pluridisciplinaires*. Disponible sur : <https://hal.science/hal-03884016> [Dernier accès le 1 février 2026].

Springora, Vanessa, (2020) *Le Consentement*. Paris, Éditions Grasset.

[Témoignage], (2011) « La loi du 17 janvier 1975 sur l'interruption volontaire de la grossesse », *Revue française des affaires sociales*. N° 2011/1, pp. 17-21. Disponible sur : <https://bit.ly/4c04vUE> [Dernier accès le 1 février 2026].

Thevenet, Clémentine, (2023) « L'avortement comme trauma : normes et valeurs du récit d'IVG post-légalisation », *Itinéraires*. N° 2022-3. <https://doi.org/10.4000/itineraires.13862>

Thumerel, Fabrice, (2004) « Avant-propos : Annie Ernaux, une œuvre de l'entre-deux » in *Annie Ernaux, une œuvre de l'entre-deux*. Artois, Artois Presse Université.

Tremblay, Benoît, (2014) « À quoi tient l'autorité d'un récit ? L'exemple du guidage historique », *Trajectoires, Revue de la Jeune Recherche Franco-Allemande*. N° 8. <https://doi.org/10.4000/trajectoires.1316>

Vázquez, Lydia & Annie Ernaux, (2020) « Escribir lo inconfesable. Entrevista a Annie Ernaux », *Revista de la Universidad de México*. N.º 8, pp. 110-117, disponible sur: <https://bit.ly/3lgW0H7> [Dernier accès le 1 février 2026].

Veil, Simone, (1974) « Discours du 26 novembre 1974 prononcé par Simone Veil, ministre de la Santé, à l'Assemblée nationale lors de la présentation du projet de loi du 17 janvier 1975 », disponible sur : <https://bit.ly/3lq5aRm> [Dernier accès le 1 février 2026].

Volland, Hélène, (2023) « L'écriture de soi comme forme de connaissance », *Revue critique de fiction française contemporaine*. N° 27. <https://doi.org/10.4000/fixxion.13456>